Littérature

Christos Ikonòmou, entre désenchantement et espoir

INTERVIEW LEXIKOPOLEIO

A l'occasion de la traduction en français de son recueil de nouvelles* Ça va aller, tu vas voir *(publié aux éditions Quidam), le journaliste et écrivain Christos Ikonòmou a répondu aux questions du Lexikopoleio.

Photo Julia Puga

La décomposition de l'existence des héros ordinaires de votre recueil – tranches de vie – *Ça va aller, tu vas voir* semble de prime abord en être le fil directeur. Dans quelle mesure la crise qui sévit dernièrement en Grèce a-t-elle été une source d'inspiration ?

La crise, telle qu'elle a évolué depuis 2010, n'aurait pu objectivement être une source d'inspiration, étant donné que j'ai commencé à écrire ces récits plusieurs années auparavant, fin 2003-début 2004. L'édition grecque du recueil en mars 2010 a coïncidé avec le déclenchement de la crise et, conséquence naturelle, certains lecteurs ont attribué un caractère « prophétique » aux récits. Cela dit, je ne suis pas prophète et je ne prétends pas devenir « crisologue ». Cela ne m'intéresse pas de voir la crise dissociée, détachée, isolée des autres questions qui me préoccupent en tant que personne qui veut écrire de la littérature. La crise vient de très loin et ira très loin. Ce n'est pas un phénomène naturel, ce n'est pas un accident, ce n'est pas la « fatalité » et, qui plus est, ce n'est pas un cauchemar d'où nous nous réveillerons à un certain moment. La crise est pour moi une fracture comminutive, une faille dans la continuité historique de ce pays, de ce peuple, de cette société. Et ses conséquences vont déterminer l'évolution de ce pays, pas pour l'ensemble, mais en tous cas pour la majeure partie du XXIe siècle. Et c'est précisément cette pérennité de ses causes et de ses effets qui est une des raisons pour lesquelles j'essaie, toujours dans le cadre du moins de mes questionnements et angoisses, d'appréhender la crise.

Les récits ont, entre autres, un canevas commun : la mise en évidence d'une société en pleine crise morale et existentielle, qui se trouve être en suspens et désorientée (« *Petit bout par petit bout ils me prennent tout* »). Qui, selon vous, sommes nous, en tant que société ?

Malgré sa violence et ses conséquences ravageuses, la crise politique, économique et sociale ne s'est pas accompagnée, du moins comme je l'entends, d'une crise morale, d'une crise de conscience. Je ne vois pas autour de moi beaucoup de personnes capables ou prêtes à s'interroger sur ce que nous sommes effectivement, en tant que société, sur qui nous voulons être, qui nous croyons être, qui nous prétendons être. Je ne vois pas autour de moi beaucoup de personnes qui se demandent, avec sincérité, avec sérieux, si finalement il y a un grand fossé entre notre mode d'existence et les valeurs et idées que (soi-disant) nous professons et défendons. Je ne vois pas autour de moi beaucoup de personnes prêtes à remettre en question – avec des actes et non des discours – certains, au moins, des mensonges commodes, des mythes répandus et des idées conventionnelles que nous avons cultivés sur nous-mêmes et sur notre rapport aux autres. Et je ne vois pas beaucoup de personnes prêtes à admettre qu'en fin de compte, les valeurs, les principes et les idées, aussi nobles et grandioses soient-ils, n'acquièrent de véritable sens

que lorsque nous nous efforçons de les intérioriser et d'en faire un élément de notre conscience, voire de les rendre impérieux pour notre existence. Faute de quoi, il ne s'agit de rien d'autre que de slogans. De beaux slogans, de slogans nobles, de slogans bien trouvés, de slogans opportuns – mais de slogans. Ce vide, donc cette absence de crise morale, je crois que seule la littérature peut le combler. Parce que la littérature, la littérature puissante, la littérature de qualité est l'unique expression artistique qui peut parler d'une manière aussi pénétrante et essentielle des aspects insaisissables ou cachés de notre existence, tant à titre individuel que collectif. Et c'est en cela précisément que consiste à mes yeux l'éthique de la littérature : sa capacité à nous mettre en face des aspects insaisissables ou cachés de notre existence, notamment ceux que nous ne voulons pas affronter, car ils ne sont pas beaux, car ils sont repoussants, car ils ternissent l'image idéalisée que nous avons de nous-mêmes.

Ainsi, en ce qui me concerne, c'est de ces aspects cachés, de ces aspects invisibles ou de ces aspects indiscernables de nous-mêmes que j'essaie de parler. Pas comme observateur, ni comme quelqu'un qui se trouve en dehors de la crise. Je ne suis pas un observateur de la crise. Je suis un sujet de la crise, je suis un symptôme de la crise. Je suis un homme disloqué qui écrit sur des personnes disloquées. Un homme qui a pris conscience que le milieu dans lequel il vit et les influences qu'il subit à cause de l'évolution de son époque contribuent au morcellement de sa personnalité. Un homme en pleine crise morale, crise de conscience, crise existentielle. Une crise qui naît de la constatation que les conditions politiques, économiques et sociales dans lesquelles je vis concourent au plus grand démantèlement de ma personnalité, qui s'intensifie au fur et à mesure que le temps passe. La crise donc, et je me réfère maintenant à la crise « extérieure », la crise économique, politique et sociale de ces dernières années, m'intéresse dans la mesure où elle fonctionne comme catalyseur, comme multiplicateur de ma propre crise morale, ma propre crise de conscience, ma propre crise existentielle. Et ce que j'essaie de faire en écrivant de la littérature, c'est de réassembler mes propres morceaux et ceux du monde qui m'entoure dans une nouvelle unité, de découvrir – ou plutôt de créer de nouvelles formes de conscience personnelle et collective. Et j'essaie de le faire, tout en ayant conscience que la littérature est autonome, mais elle n'est ni autosuffisante, ni autosubsistante. La littérature puissante, la littérature de qualité n'est ni un faux-fuyant, ni une fuite de la réalité, mais une immersion dans la réalité. La littérature puissante, la littérature de qualité ne naît pas de la conquête de la vérité mais de la quête de la vérité.

Chirurgie Robot-assistée & Laparoscopique – Endourologie

Fellowship au: Karolinska University Hospital- Karolinska institutet, Stockholm, Sweden
OLV Vattikuti Robotic Surgery institute, Aalst, Belgium
Hôpital Tenon, Université Pierre *et Marie Curie,* Paris, France

Dr. Achilles Ploumidis

MD, BSc, MSc, PhD, FEBU

Chirurgien - Urologue - Andrologue

CRoLUS
Center for
Robotic & Laparoendoscopic
Urologic Surgery

U: www.ploumidis-urology.com
E: ploumidis.urology@gmail.com
aploumidis@yahoo.gr

Hôpital Athens Medical Center
Rue Distomou 5-7
15125, Marousi, Athènes
Bâtiment D
Tel. +30 210 6157015
Tél. Secrét. **+30 6977 404050**

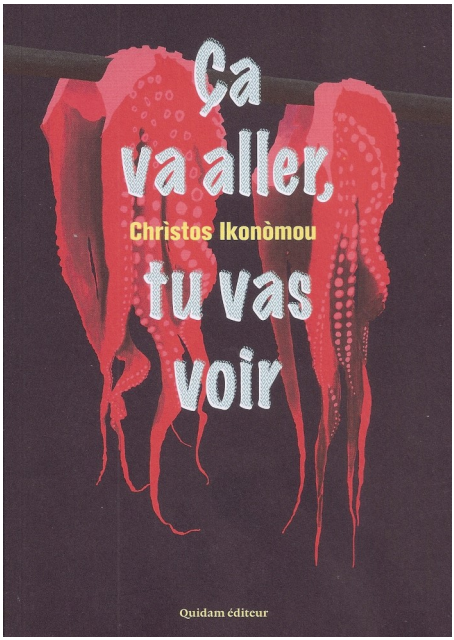
Cabinet
Rue A. Metaxa 33
16675, Glyfada, Athènes
Florida Mall, 1er étage
Tel: +30 210 8985140
Tel Mob: **+30 6944 298 138**

Vous avez écrit « *on ne doit pas se demander si la littérature peut changer le monde, mais si cela vaudrait la peine de vivre dans un monde sans littérature* ». Quel rôle joue la littérature ?

Ma préoccupation n'est pas de savoir si je vais écrire et qu'est-ce que je vais écrire sur la crise. Ma préoccupation est de savoir « comment » je vais écrire sur la crise. Et quand je dis « comment », je veux dire avec quel langage je vais écrire sur la crise. Je suis convaincu que je ne peux pas écrire sur l'actualité et surtout sur les lendemains de la crise avec le langage d'hier. Ma préoccupation vient de la nécéssité de concevoir un nouveau langage. Et lorsque je parle de nouveau langage, je n'entends pas des mots nouveaux. Je veux dire que je dois redéfinir la relation des mots avec les choses – en ayant conscience que la langue est un procédé insuffisant pour exprimer la vérité, que la vérité ne s'épuise pas à sa formulation. En littérature, il n'importe pas seulement de savoir « comment on dit », mais aussi « ce que l'on dit ». On n'a pas besoin de nouveaux mots, mais de nouveaux rapports entre les mots et les choses. Je ressens le besoin de concevoir un nouveau langage, parce que je ressens le besoin de concevoir une nouvelle conscience. Une nouvelle manière de me percevoir, de concevoir ma relation au monde, au temps, aux autres. Une nouvelle conscience qui me permettra de voir le monde avec un nouveau regard, de réexaminer la vie et relever les contradictions, le tragique, les malheurs, le mystère, mais aussi l'humanité, l'espoir, la beauté et la poésie qu'elle peut nous offrir. Parce que la littérature puissante fait exactement cela : elle donne vie, elle crée, elle produit la conscience.

L'écrivain, selon moi, ne doit pas être seulement le sismographe ou le sismologue de son époque. Il doit être parfois le séisme. Il doit, en d'autres termes, à travers son œuvre, essayer d'ouvrir des brêches dans l'écorce des choses, de modifier le paysage, de provoquer, aussi contradictoire que cela puisse être, les événements futurs.

« *Ceux qui ne croient en rien sont aussi malheureux que ceux qui cherchent à croire en quelque chose. La foi n'est pas le chemin. La foi est le bout du chemin.* ». En quoi consiste aujourd'hui l'espoir ?

L'espoir, aujourd'hui et de tout temps, est la création ultime de l'écrivain. C'est aussi le plus difficile à accomplir, parce que, comme dit l'Apôtre Paul, « *voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer* ». L'espoir ne peut être visible car l'espoir visible effacerait la nécessité de la foi. L'espoir n'a pas une existence en soi, l'espoir n'est pas une notion abstraite, l'espoir n'est pas quelque chose en dehors de nous, qui nous est éloigné. L'espoir n'est pas un slogan préélectoral, une trouvaille publicitaire ou une citation dans un manuel d'auto-assistance. L'espoir est création, notre création. C'est nous qui créons l'espoir avec ce que nous faisons ou ne faisons pas. L'espoir est sans doute la seule arme que nous pouvons opposer à l'angoisse de la mort. L'espoir est la résistance à l'oppression de l'esprit humain, de l'existence humaine face à l'angoisse de mort. En ce qui me concerne donc, l'écrivain est appelé à faire exactement cela : donner, à travers son œuvre, une tribune à l'espoir et non pas à l'angoisse de mort. Donner une tribune à la vie et non pas à la mort.

Christos Ikonòmou, né à Athènes en 1970, est journaliste. Il est l'auteur de trois recueils de nouvelles traduites en plusieurs langues : Femme derrière les barreaux (2003), Ça va aller, tu vas voir (2010) et Les bienfaits viendront de la mer (2014). Ça va aller, tu vas voir a reçu le Prix d'Etat pour la nouvelle et a été traduit en italien, en allemand, en espagnol et en anglais (USA).